

## Recherches sociographiques



Jean-Pierre GAGNON, *Le 22e bataillon (canadien-français), 1914-1919. Étude sociomilitaire*

Jean-Guy Genest

Volume 29, Number 2-3, 1988

Le monde rural

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056391ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056391ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Genest, J.-G. (1988). Review of [Jean-Pierre GAGNON, *Le 22e bataillon (canadien-français), 1914-1919. Étude sociomilitaire*]. *Recherches sociographiques*, 29(2-3), 490–493. <https://doi.org/10.7202/056391ar>

---

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

aurait lui-même perdu deux enfants par la vaccination. En plus d'être éclairant, ce texte est bien documenté et très agréable à lire.

L'article de G. WEISZ révèle des faits tout à fait nouveaux sur l'origine géographique et le lieu de pratique des étudiants en médecine, au Québec, de 1834 à 1939. L'auteur consacre avec raison une partie importante de son texte à la Faculté de médecine de McGill qui occupe, à l'époque, une place vraiment spéciale par rapport aux autres facultés de médecine, non seulement du Québec mais du Canada. Le livre se termine par une étude de Marcel FOURNIER sur l'Institut du cancer de Montréal de 1947 à 1980. On y présente un volet peu connu de l'histoire de cet organisme, celui des problèmes qu'il a rencontrés pour se faire une place entre l'université et l'hôpital, et pour rester compétitif dans le monde de la recherche médicale.

En somme, ce recueil aborde des aspects importants de l'histoire des sciences et de la médecine au Québec, et présente des pistes de recherche valables. Il constitue, pour ces raisons et à cause des apports particulièrement originaux de certains textes, un livre utile à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de ces disciplines.

Jacques BERNIER

*Département d'histoire,  
Université Laval.*

---

Jean-Pierre GAGNON, *Le 22<sup>e</sup> bataillon (canadien-français), 1914-1919. Étude sociomilitaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (en collaboration avec le Ministère de la défense nationale et le Centre d'édition du gouvernement du Canada) 1986, 460p.

Au cours de la Grande Guerre, une unité militaire fut créée spécialement à l'intention des francophones : le 22<sup>e</sup> bataillon. Comme les Voltigeurs de Salaberry, ce bataillon est entré dans la légende avec son commandant et inspirateur, le Saguenéen Thomas-Louis Tremblay. Sous cet angle, le livre de Jean-Pierre Gagnon présente déjà un intérêt certain. Mais il se recommande aussi à d'autres titres. D'abord, « c'est le premier ouvrage d'histoire officielle du Canada rédigé en français », comme le souligne la note liminaire de W.A.B. Douglas. Admettons que ce n'est pas trop tôt, pour un pays trois fois centenaire et dont le français, parlé par plus de six millions de citoyens, est une des deux langues officielles.

Agir comme historien agréé comporte d'immenses avantages que pourraient envier les historiens « ordinaires », ces artisans qui doivent fonctionner bien souvent avec des moyens de fortune. L'auteur a su tirer profit des multiples ressources à sa disposition pour édifier une œuvre de qualité. Quant à l'édition du livre, elle est le fruit de la collaboration des Presses de l'Université Laval, du ministère de la Défense nationale et du Centre d'édition du gouvernement du Canada. Que voilà du fédéralisme culturel et rentable ! Aussi le livre se présente-t-il sous une enveloppe matérielle irréprochable.

L'ouvrage débute par un survol historiographique des études réalisées sur la participation canadienne à la Première Guerre mondiale. Elle a été abordée sous

plusieurs angles. Les francophones y ont apporté une contribution assez mince. Un des problèmes de l'historiographie militaire canadienne est l'attitude des Canadiens français face à la guerre. Pour un Français de renom, André Siegfried, qui qualifie banalement de « médiocre » la réponse des francophones canadiens à l'appel qui leur a été lancé d'aller combattre en Europe, on trouve nombre d'anglophones, tant canadiens qu'américains, qui se sont penchés sur la question de façon positive, avec toute la largeur de vue dont ils sentaient devoir être capables.

Gagnon aborde ensuite l'historiographie sociomilitaire, genre auquel appartient cette monographie. Il en présente les grandes réalisations des derniers vingt-cinq ans, tant chez les Britanniques et les Américains que chez les Français et les Canadiens. L'information fournie se prolonge au-delà du texte dans de nombreuses notes et références. Celles-ci fournissent des aperçus intéressants. Puis, l'historien pénètre dans le vif de son sujet. Il divise son livre en quatre grandes parties. La première, peut-être la plus traditionnelle, traite de la création du 22<sup>e</sup> bataillon, de son entraînement et de ses combats. La deuxième aborde la question du recrutement. Il est assez difficile et déroutant pour que l'auteur y consacre une centaine de pages ! La troisième partie, consacrée à « La vie au front », est sans doute celle qui plaira davantage au grand public qui y trouvera un tableau saisissant des grandeurs et surtout des misères de la vie du combattant canadien-français sur le champ de bataille franco-allemand. La dernière section regroupe certains éléments de la vie militaire et de la composition sociale du bataillon.

Tout en traçant le portrait du 22<sup>e</sup> bataillon, le livre, tel un miroir, nous renvoie l'image de l'armée tout entière, elle-même décalque de la société canadienne de l'époque : lieu d'affrontement des deux principaux groupes ethniques, de domination de l'un par l'autre, et de frustration de l'un vis-à-vis l'autre. En fait, l'armée canadienne est une armée canadienne-anglaise fortement marquée par les us et coutumes – souvent archaïques – de l'armée britannique. Comment le Canadien français pouvait-il se sentir chez lui dans cette institution dont le caractère anglo-saxon est allé en s'accroissant depuis le début de la Confédération ? Qu'on songe seulement à la formation des officiers. Les anglophones disposaient du Royal Military College de Kingston bien avant la guerre de 1914 ; les francophones devront attendre le milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour voir naître un « embryon » d'école militaire, non pas francophone, mais bilingue, même si elle est désignée sous le nom de Collège militaire royal de Saint-Jean. Dans ces conditions, il n'y a pas à s'étonner si au début de la Première Guerre mondiale les officiers canadiens-français de valeur étaient très rares (p. 51).

L'organisation militaire présentait bien d'autres lacunes. D'abord, le ministre responsable à la veille de la Grande Guerre, Sam Hughes, était une sorte de Don Quichotte, imbu de lui-même et dépourvu de jugement. C'est lui qui aura la responsabilité, jusqu'en 1916, de bâtir de toute pièce le contingent canadien en recrutant et en entraînant des centaines de milliers d'hommes. Malheureusement, il semble « avoir eu pour principe d'ériger la confusion en système » (p. 158). Comment Hughes aurait-il pu réussir une entreprise qui requerrait toutes les énergies d'un homme pragmatique et bien équilibré ? Il faut savoir que le ministère Borden, qui possédait peu d'hommes d'envergure, gérait la participation militaire au jour le jour, sans vision d'ensemble.

Ainsi les effectifs du corps expéditionnaire canadien sont augmentés à 150 000 hommes le 8 juillet 1915, à 250 000 en octobre, puis à 500 000 en janvier 1916 (p. 139). Cette

improvisation se répercute dans le recrutement, la discipline, la tenue des livres, l'équipement, l'habillement, la nourriture, les bâtiments. L'historien dépeint des situations qui révèlent un amateurisme à faire pleurer. Des unités militaires se font concurrence pour le recrutement. Des médecins accordent des certificats militaires à des volontaires inaptes au service. Des recrues s'inscrivent à un bataillon, puis le désertent quand il est prêt à partir en Europe, et passent à un autre bataillon : on vogue vers l'anarchie (p. 160). L'inspection d'une unité de 166 hommes révèle que 32 hommes sont hospitalisés (dont 15 pour maladies vénériennes), 21 sont emprisonnés à Bordeaux, 7 sont en détention et 30 sont absents sans permission (p. 164).

Mais le livre de Gagnon n'est pas qu'un tableau de démérite. C'est aussi une analyse d'éléments dont le 22<sup>e</sup> bataillon a lieu d'être fier. Il nous présente de remarquables militaires canadiens-français : le major Thomas-Louis Tremblay bien sûr, mais aussi de nombreux autres dont deux récipiendaires de la Croix de Victoria, Joseph Keable et Jean Brillant. L'auteur souligne au passage les faits d'armes du bataillon, en particulier sa victoire à Courcelette (p. 100).

Les conditions de vie du soldat sont décrites de façon saisissante. Le lecteur voit vivre ou survivre le combattant dans la tranchée humide et vaseuse, il l'accompagne dans ses affrontements avec l'ennemi, il participe à sa vie de cauchemar. Pour ajouter à cet enfer : la discipline, la cour martiale, la mise à mort. Quel volontaire savait ce qu'il faisait lorsqu'il a décidé de participer à cette aventure dantesque ?

Le texte est enrichi de nombreux éléments iconographiques intéressants, en particulier les photos des principaux leaders et du drapeau régimentaire. D'autres illustrations recréent le contexte de la période de guerre : reproductions d'affiches publicitaires pour stimuler l'enrôlement, photos sur le vif (comme le départ du train des militaires, les ruines de Courcelette, les soldats du 22<sup>e</sup> donnant à boire à des prisonniers allemands après la bataille de Courcelette). L'auteur s'est soucié de rendre son ouvrage accessible au public non initié à la vie militaire. Un tableau en particulier dresse la structure du Corps d'armée canadien et de ses composantes (p. 23). Gagnon facilite aussi les recherches subséquentes en présentant, outre des listes de cartes, des illustrations, des tableaux et des graphiques, un index des noms de personnes et des noms de lieux.

Les chercheurs trouveront la bibliographie utile. Cependant, après tout le bien que j'ai dit de son livre, l'auteur me permettra une remarque. Je me demande pourquoi il n'a pas inséré certains titres qu'il connaît très bien et qui paraissent pertinents : en particulier les biographies de Laurier (J. SCHUL ou R. BÉLANGER) et d'Arthur Meighen (R. GRAHAM), les mémoires de Robert Borden et de Chubly Power. Celui-ci a participé à la Grande Guerre, y fut blessé et revint à temps pour se faire élire député anticonscriptionniste à l'élection générale de 1917. Il fut mêlé à l'organisation électorale au Québec pendant vingt-cinq ans. Il fut le seul ministre à démissionner par solidarité avec ses électeurs canadiens-français quand le gouvernement se résolut à imposer sa miniconscription en décembre 1944. Power n'ajouterait peut-être pas grand-chose à ce que J.-P. Gagnon dit sur l'organisation du contingent canadien, mais il corroborerait plusieurs de ses affirmations sur l'improvisation du corps expéditionnaire.

En refermant cette monographie, j'ai la conviction que l'auteur a accompli de l'excellente besogne. Il a renouvelé les études d'histoire militaire canadienne. Nous

sommes loin de l'histoire de bataille. Nous sommes à l'heure de l'histoire sociomilitaire, dans l'esprit de l'école des Annales qui, une fois encore, confirme sa brillante fécondité.

Jean-Guy GENEST

*Département des sciences humaines (histoire),  
Université du Québec à Chicoutimi.*

---

*À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons-de-l'Est, 1925-1950,*  
Sherbrooke, La Tribune/Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 381p.

Les trois premières contributions du collectif offrent un panorama historique. Celle d'Antoine SIROIS, sur le « dynamisme culturel de Sherbrooke et de sa région, des origines à 1950 », peint le contexte social qui a permis l'apparition et l'essor des institutions culturelles de l'époque, telles que les maisons d'enseignement, les organismes culturels et les médias. L'auteur aborde aussi les arts d'interprétation et les arts visuels pour s'attacher, dans un dernier volet, au champ littéraire proprement dit. Il met alors en évidence les sources d'alimentation, les instances de production et les instances de légitimation et de diffusion. En conclusion, il revient sur la dualité culturelle de la région des Cantons-de-l'Est, causée par la proximité d'une population initialement anglophone et d'une population de Canadiens français. Ce phénomène a provoqué, selon Sirois, un effet d'émulation de même qu'une volonté d'affirmation de la part des francophones. Bien que prenant trop souvent l'allure d'une simple énumération, ce bref panorama captive d'entrée de jeu le lecteur et s'avère utile à la compréhension des autres articles.

Joseph BONENFANT s'intéresse au contexte littéraire de l'époque et pose le problème « du rapport entre les productions régionales ou provinciales et celles des métropoles ». Il souligne le rôle primordial du quotidien *La Tribune*, de même que celui d'Alfred DesRochers, dans l'essor du mouvement. Dans « la réception critique du mouvement littéraire des Cantons-de-l'Est, 1930-1935 », Richard GIGUÈRE expose le contexte idéologique de ces années. Il démontre que non seulement les historiens et les critiques de la littérature canadienne-française reconnaissent l'existence de ce mouvement, mais qu'en plus ils firent un accueil généralement favorable aux productions de ses écrivains. L'auteur termine sur quelques suites possibles à ses recherches, ce que je trouve on ne peut plus stimulant.

Les trois articles qui suivent sont des lectures critiques des œuvres individuelles. Celui de Pauline ADAM m'apparaît comme le plus décevant du collectif. Bien qu'elle étudie des textes peu connus de cette époque, elle ne pousse pas l'analyse assez loin, se contentant d'additionner les citations et de les regrouper selon une thématique sommaire. Aussi, elle n'ajoute rien à la connaissance du corpus. Par contre, les deux articles de Janine BOYNARD-FROT m'ont littéralement passionnée. Le premier situe la production littéraire féminine dans son contexte socio-économique, de même que dans « le cadre des luttes entre écoles ou mouvements littéraires », et met en évidence les difficultés profondes de l'émergence d'une production littéraire féminine au cours des années 1925 à 1935. Puis, l'auteure souligne le rôle prédominant qu'a joué Albert Lévesque dans le domaine